

Danse contemporaine, un petit tour et puis s'en va

A la grande différence du théâtre, la discipline pâtit d'un manque de visibilité dû aux courtes exploitations d'œuvres qui méritent pourtant le détour.

Quand on repense au formidable *ACORdo* de la chorégraphe brésilienne Alice Ripoll, à la pièce de la Grecque Katerina Andreou ou à celle de l'Irlandaise Oona Doherty... Décidément, on en a vu quelques-unes, cette année, des œuvres de danse «contemporaines» vraiment super, non ? Ah pardon, c'est vrai, vous n'en savez rien, lecteurs, vous qui vous êtes évidemment abîmé la rétine sur les sites internet des théâtres pour voir où tournaient ces spectacles si immanquables et qui, à présent, vous demandez peut-être quelle sorte de perversité nous pousse à vanter parfois dans *Libé* les beautés de pépites que vous ne verrez jamais. Et si vous les avez vues, c'est sûrement au prix d'une motivation à récompenser sur le champ d'une légion d'honneur. Car les pièces citées plus haut tournent un peu partout en France, peut-être, mais restent généralement un ou deux soirs à l'affiche, pas plus. Allez, trois si c'est Noël. Au-delà de quatre représentations d'affilée pour un spectacle de danse contemporaine, c'est le signe que vous êtes déjà une méga-star dans le «milieu», une sorte de nanti observé, l'écume aux lèvres, par un sous-prolétariat de la chorégraphie condamné à créer des pièces mort-nées devant un public restreint. On exagère ? Angelin Preljocaj, un des chorégraphes français les plus populaires, a présenté sa pièce *les*

Nuits plus de 90 fois, d'accord, mais pour trois soirs en moyenne dans chaque structure. Autant donc être au taquet pour réserver.

Petits pains. Lundi, une enquête sur la diffusion de la danse en France, menée depuis 2016 et présentée devant la profession au Centre national de la danse de Pantin, venait confirmer ce que les concernés déplorent déjà mais que les spectateurs ignorent souvent. D'une part, la disparité effarante entre artistes de théâtre et artistes de danse sur la question des tournées nationales : à notoriété égale avec Angelin Preljocaj, un metteur en scène circulant dans le réseau du théâtre aurait certainement été programmé un mois au Théâtre de l'Odéon. D'autre part, le fossé entre nombre de créations et possibilités de diffusion. Commandée par le mi-

nistère de la Culture à l'Office national de diffusion artistique (Onda), l'enquête annonce des chiffres à ne pas lire sans boîte de Lexomil à proximité : sur les 700 spectacles de danse créés par an, 24 % ne jouent qu'une fois, 2,3 % seulement dépassent les cinq ans de durée de vie et le nombre moyen de représentations s'élève à 5,2 fois. De quoi convaincre certains artistes de tout miser sur les créations jeunes publiques, qui, elles, partent comme des petits pains (tout reste relatif... comme on

l'expliquait dans un article paru dans notre édition du 12 février 2018), sur le hip-hop vu comme plus populaire, ou sur le cirque, plus familial. Pour les autres, il faut s'y faire : rares sont les théâtres à accepter aujourd'hui de démarrer l'ex-

ploitation d'un spectacle de danse avec une salle à moitié vide (beaucoup de grands noms ont pourtant démarré comme ça au Théâtre de la Ville à Paris, mais c'était une autre époque). Donc pas le temps pour le bouche-à-oreille, ni le temps de roder une pièce quand elle est jouée deux fois à quatre mois d'écart.

Prise de risque. A qui la faute ? «*Le manque de moyen, en tout cas, à bon dos*, déclare Didier Deschamps qui, à la tête de Chaillot-Théâtre national de la danse, s'inquiète de l'absence de progression des chiffres de tournée en dépit d'outils déjà mis en place pour qu'ils augmentent. *C'est aussi une histoire de tradition et de politique éducative. Le grand drame de la danse, c'est que les gens la connaissent mal, aussi parce qu'elle est quasi absente de l'éducation artistique, là où les élèves sont habitués à traverser des textes de théâtre ou entendre de la musique. On se retrouve souvent avec des programmeurs qui ignorent tout de l'histoire de la danse, ne savent pas la lire et sont persuadés que le théâtre marche mieux auprès de "leur" public*, poursuit-il. *Peut-être devraient-ils s'adjoindre un conseiller en la matière. Ou sans doute faudrait-il, dans les processus de nomination des directeurs de structures, s'assurer qu'ils soient mieux formés en la matière ?*»

Un tiers des structures assure presque 90 % de la diffusion danse sur le territoire, en effet. Dont celle de Didier Deschamps, bien sûr, mais qui ne propose pas non plus des exploitations d'un mois... Pourquoi seulement trois soirs, pour certains chorégraphes ambitieux et renommés ? «*On a un peu progressé à Chaillot, surtout depuis que l'on a la salle Gémier. Mais davantage de sé-*

ries [plusieurs dates d'affilée, ndlr] signifie aussi moins de compagnies diffusées, c'est un équilibre très difficile à trouver avec l'exigence de diversité esthétique. La question de la série, en tout cas, est une préoccupation permanente et partagée dans le milieu.»

Une question – celle de la «prise de risque» – que s'épargnent souvent les théâtres municipaux, a fortiori lorsqu'ils sont guettés par les politiques locales. D'où le désir, par exemple, d'aider à leur coopération avec des structures spécialisées, «comme à Reims où la Scène nationale, très active sur la danse, pourrait coopérer avec d'autres théâtres sur ce territoire», explique Régis Plaud, conseiller à l'Onda, qui déclare que différentes «pistes de réflexion» seraient en cours, de leur côté, comme de celui du ministère.

ÈVE BEAUVALLET



BSTRD, de et avec la chorégraphe Katerina Andreou, est programmé trois jours au CND de Pantin, en décembre. PHOTO PATRICK BERGER